

**SEPTEMBRE 1939 :**

# **LE MASSACRE DE 6 000 ALLEMANDS MINORITAIRES**



**PAR DES POLONAIS**

**Ces atrocités que l'on cache  
depuis 1945...**

Début septembre 1939, après que les armées allemandes eurent commencé à envahir la Pologne, dans certains endroits (Bromberg notamment), la populace polonaise s'en prit très violemment aux Allemands minoritaires.

Il en résulta des scènes de violence inouïes et d'horribles massacres de masse. En quelques jours, environ 6 000 personnes furent tuées : vieillards, femmes, enfants, handicapés, femmes enceintes, rien ni personne ne fut épargné...

Dans cette brochure, vous trouverez quelques-uns des témoignages recueillis après le drame.

**Consultez notre catalogue sur [www.phdnm.org](http://www.phdnm.org)**

**Contact : [contact@phdnm.org](mailto:contact@phdnm.org)**

**Adresse postale :**

**Siegfried Verbeke  
Italiëlei, 203 B  
B-2000 ANTWERPEN  
Belgique**

BOS

**Prix : 4 €**



## Septembre 1939 : quand les Polonais assassinaient 6 000 Allemands minoritaires

**E**n 1919, la Pologne fut ressuscitée à Versailles. Mais les frontières nouvellement tracées englobaient de nombreuses régions de Prusse (orientale et occidentales), de Posnanie et de Silésie qui étaient allemandes depuis parfois plusieurs siècles et qui étaient peuplées de plusieurs millions d'Allemands. Certains d'entre eux émigrèrent afin de ne pas rester sous domination polonaise. Ceux qui restèrent formèrent la minorité allemande de Pologne.

Au fil des ans, la situation se détériora. En août 1939, alors que des rumeurs de guerre étaient propagées, les tensions s'accrurent. Les autorités polonaises excitèrent la population contre les Allemands. En octobre 1939, un juge allemand déclara : « **Dans les derniers mois avant la guerre ... les associations de Polonais de l'Ouest incitèrent ces derniers à la haine de l'Allemand** »\*. Les Allemands étaient traités de « szwaby » (équivalent de « boche ») et de « cochons d'hitlériens ». Un Polonais rapporta que, dans les dernières semaines avant la guerre, même les prêtres avaient « **excité les gens** »\*\*. Le 13 septembre 1939, un boulanger polonais qui était poursuivi pour avoir participé à des meurtres, déclara :

\* Cité par Alfred M. de Zayas dans *The Wehrmacht War Crimes Bureau, 1939-1945* (University of Nebraska Press, 1989), p. 137.

\*\* *Ibid.*, p. 93, document n° 50, extrait du dossier du Bureau de la Police criminelle du Reich, Commission spéciale de Posen

Tout ce que je peux dire pour mon excuse, c'est que nos maîtres polonais nous avaient excités contre tout ce qui était allemand. Tout particulièrement, ce sont les corbeaux [comprenez : les prêtres] qui n'ont cessé de nous prêcher, de leur chaire, qu'à l'arrivée des Allemands, ceux-ci nous égorgeraient tous. Il nous faudrait, pour cette raison, les exterminer d'abord. J'ajoute ici que le dimanche avant le 3 sept. 1939, j'avais pris part à l'office divin dans l'église de ma paroisse [...]. Pendant son sermon, [le] prêtre a parlé entre autres choses de la tension de guerre entre la Pologne et l'Allemagne. A ce sujet, il a dit textuellement en polonais : « Nie damy sie, Niemcom pobic do estatniej kropli krwi ! Niemcov muisiny z polskiej ziemi wiwiaszczyc ! » (Nous nous défendrons contre les Allemands jusqu'à la dernière goutte de sang. Il faut exterminer les Allemands qui se trouvent sur la terre polonaise.) [...].

Un jour de fête polonais, peut-être deux mois avant l'occupation allemande de Bromberg [juillet 1939] le chancine Schulz a prononcé un discours sur la place du vieux marché devant un vaste concours du peuple [...]. Schlz exigea une résistance rigoureuse et extrême contre l'occupation allemande de la ville de Dantzig\*.

### PREMIERS EFFETS DE LA PROPAGANDE ANTI-ALLEMANDE

**A**veuglés par cette propagande, des Polonais n'hésitaient pas à menacer les Allemands minoritaires de mort au cas où la guerre éclaterait. Des premiers actes de violences furent signalés ça et là, à tel point que certaines femmes n'osaient plus sortir ou même quitter leur mari. Citons le cas de cette allemande de Bromberg qui, le 11 septembre 1939, déclara :

[...] notre voisin polonais Pinczewski [...] nous avait menacés en disant que, une fois la guerre commencée, il nous arracherait les jambes et jetterait nos entrailles dans la rue, à nous deux

\* Voy. *Les Atrocités commises par les Polonais contre les Allemands de Pologne* (Berlin, 1940), pp. 61-63, document n° 32, procès-verbal d'audition de Wladislaw Dejewski.



"Hitlériens" comme il nous appelait. Je ne pouvais plus aller, non plus, à ma place de travail parce que le jour précédent on m'y avait déjà frappée et menacée d'une barre de fer. Vu la situation tendue, je n'ai plus quitté mon mari [*Ibid.*, p. 57, document n° 19].

De meurtres eurent lieu avant le 1<sup>er</sup> septembre, comme celui de Hugo Brodöhl, arrêté sans justification le 7 août 1939 par les forces polonaises et jeté en prison à Widawa où il mourut, battu à mort par ses gardiens\*. Bien que de tels cas aient été peu nombreux — les juges allemands envoyés enquêter sur les lieux après l'invasion de la Pologne ne trouvèrent aucune preuve de massacres de masse qui auraient été commis avant septembre 1939 (*Ibid.*, p. 137) — ils témoignaient d'une tension extrêmement vive qui régnait dans le pays durant l'Été 1939. A tel point que de nombreux Allemands émigrèrent afin de trouver la sécurité au sein du Reich.

#### LA TENSION S'ACCROÎT FIN AOÛT 1939

Dans les derniers jours du mois d'août, la guerre devenant chaque heure plus probable, la tension s'accrut et de graves incidents survinrent. Des Allemands suspectés d'espionnage furent appréhendés. Parmi eux figurait Karl Mielke, de Bromberg, qui déclare :

Rentrant, le 29 août, de mon service à la maison, je vis, arrêté devant ma porte, la grande auto de la section polonaise de défense contre l'espionnage. On me conduisit dans mon bureau, où l'on était précisément en train de procéder à une perquisition comme dans mes deux chambres adjacentes. On confisqua et emballa, comme documentation suspecte, non seulement les cartes des districts de Posen et de Poméranie, indispensables aux instituteurs ambulants, mais aussi des statistiques scolaires tout à fait inoffen-

sives et des annotations au sujet d'écoles allemandes supprimées, de permutations d'instituteurs, des rapports mensuels et d'autres pièces analogues [...]. Le juge G., qui m'interrogea à la police criminelle, haïssait visiblement tout ce qui était allemand [...]. La première chose qu'il me donna à entendre, c'est que chaque allemand est un espion. Ensuite, il me remontra que toute l'œuvre culturelle de la section scolaire de l'Association allemande n'était qu'un camouflage de l'espionnage mené sur une vaste échelle\*.

#### UNE « NUIT DE CRISTAL » OUBLIÉE

Quelques heures plus tard, dans la nuit du 30 au 31 août 1939, une véritable « nuit de cristal » fut organisée dans certains endroits de Pologne, avec des meurtres. Wanda Quast se souvient :

Dans la nuit du 30 au 31 août 1939 environ 1/3 de nos vitres furent brisées par des Polonais ... des fragments de verre volèrent dans notre chambre et nous atteignirent au dos. Ma mère sauta par la fenêtre ; Erwin Jüngling [le beau-frère] s'enfuit en courant par la porte dans les champs. Nous nous sommes tous cachés ... à 6 h du matin, Madame Steinberg notre voisine ... vint et nous informa que le beau-frère gisait assassiné dans la cours. Nous y allâmes. Il était étendu sur le côté, la tête sur un bras\*\*.

Ce témoignage fut corroboré par celui d'un voisin qui déclara :

Dans la nuit du 30-31 août 1939, mes fenêtres, comme toutes celles des Allemands dans le coin, furent brisées ; les casseurs étaient des réservistes polonais, qui devaient rejoindre leurs casernes. Je suis un voisin des Quast, avec lesquels vivait Erwin Jüngling ... Jüngling se sauva dans la nuit et fut tué par les Polonais. J'ai vu son corps le matin suivant [*Id.*].

\* *Ibid.*, pp. 181-182.

\*\* *Ibid.*, p. 137

\* Voy. A. de Zayas, *op. cit.*, p. 136.



## L'ÉVÉNEMENT QUI MET LE FEU AUX POUDRES

Le lendemain 31 août, veille de la guerre, les arrestations d'Allemands « suspects » s'intensifièrent\* et les premières colonnes de prisonniers furent formées. De nombreux incidents frontaliers furent relevés\*\*.

Le 1<sup>er</sup> septembre, tôt le matin, les troupes allemandes forcèrent la frontière polonaise. En Pologne cet événement mit le feu aux poudres. Dès le 4 septembre, en réponse aux innombrables rapports venus de front et dénonçant des violations des lois de la guerre par des soldats polonais, des membres du Bureau allemand pour les Crimes de guerre furent envoyés à la suite de la Wehrmacht afin d'enquêter\*\*\*. En 1940, les autorités allemandes publièrent, aux éditions Volk & Reich (Berlin), un ouvrage de 311 pages intitulé : *Les Atrocités commises par les Polonais contre les Allemands de Pologne. Document rédigé et publié sur l'ordre du Ministère des Affaires Étrangères du Reich, avec pièces authentiques à l'appui*. Bien que publié à des fins de propagande, les documents utilisés sont extraits de dossiers établis avec impartialité soit par des juges militaires, soit par des médecins légistes. Ils sont donc dignes de foi. En revanche, les nombres de victimes avancés sont grossièrement exagérés (nous y reviendrons).

\* Voy. *Les Atrocités commises...*, op. cit., p. 158 (témoignage de Paul Wiesner arrêté le 31 août 1939 en gare d'Opalencia) et 165 (témoignage de Richard Glaesemann, arrêté le 4 septembre 1939 et inclus à une colonne de prisonniers qui était « **en marche depuis le 31 août 1939** »).

\*\* D'après les autorités allemandes, il y en eut onze pour cette seule journée (voy. *100 Documents relatifs à l'histoire des origines de la guerre. Extraits du Livre blanc allemand* [Berlin, sans date], pp. 222-223).

\*\*\* Voy. A. de Zayas, op. cit., p. 129



Ci-contre : Couverture du livre publié par les autorités allemandes à propos des massacres survenus en Pologne début septembre 1939

Dans cet ouvrage, on découvre sans surprise que même si, avant la guerre, la tension était extrêmement vive entre la minorité allemande de Pologne et les Polonais, c'est la guerre qui mit le feu aux poudres. La population polonaise accusa les Allemands minoritaires d'avoir « appelé Hitler », d'être les responsables de la guerre et des bombardements aériens. Un homme arrêté le 1<sup>er</sup> septembre 1939 et joint à une colonne de 700 prisonniers raconte :

A l'entrée du jardin public se trouvait un officier polonais, d'une compagnie polonaise, qui demanda à nos escortes qui nous étions. Ils répondirent que nous avions appelé Hitler en Pologne et étions des Allemands (les escortes s'exprimèrent à peu près en ces termes : « ce sont les cochons qui ont appelé Hitler »)\*.

A Kochfeld, des Polonais qui avaient vu des avions de la Luftwaffe jeter des bombes saccagèrent des habitations allemandes et vociférant : « **C'est vous autres Allemands qui nous envoyez des bombes ici !** » (*Ibid.*, p. 100).

## PERQUISITIONS ET SACCAGES

Dans bien des cas, les Polonais agissaient en croyant que les Allemands étaient des agents de la « cinquième colonne », qu'ils se livraient à l'espionnage ou qu'ils cachaient des armes. Le diman-

\* Voy. *Les Atrocités commises...*, op. cit., p. 152, document n° 94.



che 3 septembre 1939, cinq perquisitions furent organisées entre 7 h. et 17 h. 30 dans... un asile pour enfants allemands de Bromberg tenu par de religieuses. A chaque fois, les soldats venaient chercher des armes ; ceux-ci agissaient suite à des dénonciations calomnieuses, certains civils ayant été jusqu'à prétendre que des hommes étaient cachés dans l'établissement et que le soir, ils tiraient au dehors (*Ibid.*, pp. 35-36).

De son côté, une femme d'instituteur de Slonsk déclare :

[...] une patrouille de cavalerie composée d'environ 20 hommes arriva dans notre village pour y chercher les armes et les publications venues d'Allemagne. Chez nous aussi, les soldats firent une nouvelle perquisition. Elle fut si minutieuse qu'on vida les armoires, les tiroirs, les lavabos etc., même dans la salle d'école. Tout fut jeté au sol [*Ibid.*, p. 71].

#### LES HOMMES SEULS SONT TOUCHÉS

Dans cette ambiance, des centaines d'arrestations, parfois suivie de meurtre, eurent lieu toute la journée du 1<sup>er</sup> septembre\*. La plupart du temps, seuls les hommes aptes au service militaire étaient inquiétés. Dans un résumé, les auteurs du livre allemand sur les atrocités polonaises écrivent : « **on faisait périr tout d'abord les hommes aptes au service militaire, en particulier**

\* Voy. *Les Atrocités commises...*, op. cit. : « **Je fus arrêté par un agent de police polonais dans ma demeure, le 1<sup>er</sup> septembre à 7.30 heures du soir** » (p. 124) ; « **Le 1<sup>er</sup> septembre, après-midi, un sous-lieutenant de l'armée polonaise conduisit à Storchnest 350 à 400 personnes allemandes arrêtées** » (p. 147) ; « **Un agent de police se présenta le 1<sup>er</sup> septembre 1939, vers 18 heures [...] et déclara que j'étais arrêté** » (p. 130) ; « **j'ai été arrêté le 1<sup>er</sup> septembre 1939, dans ma maison par la police** » (p. 133) ; « **Le vendredi 1<sup>er</sup> septembre 1939, vers 16 heures, je fus arrêté par des agents et agents auxiliaires de la police** » (p. 144)...

**ceux de quinze à vingt-cinq ans** » (*Ibid.*, pp. 22-23). Dans le canton de Przependowo, tous les hommes âgés de plus de 16 ans furent arrêtés (*Ibid.*, p. 189 : « **tous les hommes de notre terre furent arrêtés sans motif par la garde civique — on avait fixé comme limite inférieure l'âge de 16 ans** »). A Bromberg, une femme arrêtée le 3 septembre fut relâchée quelques heures après. Mais quand elle revint chez à la maison, elle constata que « **seule sa mère et sa belle-sœur étaient encore présente. Son père et son frère avaient été emmenés par [une] bande de Polonais** » (*Ibid.*, p. 44). Toujours à Bromberg, un père fut frappé et tué de six balles sous les yeux de sa femme, de sa sœur et de sa fille ; celles-ci furent cependant laissées en vie (*Ibid.*, p. 70). A Jägerhof, des Allemands qui s'étaient réfugiés dans une cave furent délogés. Parmi eux figurait un femme qui survécut et qui déclara : « **les hommes furent aussitôt fusillés dans la cour [...] lorsque je tombai, comme je vivais encore, la foule [...] cria que, moi aussi, je devais être fusillée. Mais un soldat polonais déclara qu'on devait ménager les femmes** » (*Ibid.*, p. 76). Citons enfin le terrible cas de la famille Radler qui était composée du père Arthur, de la mère Hedwing, de deux garçons Fritz et Heinz, âgés respectivement de 19 et 16 ans, et de leur jeune sœur, Dorothee, âgée de 14 ans. Les 3 et 4 septembre 1939, des soldats polonais ne s'attaquèrent pas eux femmes mais tuèrent les deux fils et blessèrent grièvement le père à coups de fusils :

Il se roulait à terre [...] et demandait continuellement qu'on l'achevât. Soldats et civils se mirent à railler le blessé et criaient : « Laissez-le crever, ce chien ! » [...]. On empêcha la jeune fille [Dorothee] que la maladie avait particulièrement affaiblie, de donner de l'eau à son père. Des heures passèrent ainsi, pendant lesquelles les soldats, outre les railleries et les injures qu'ils ne cessaient de proférer, eurent encore la bassesse d'entraîner hors de la maison la mère et l'enfant, les obligeant à laisser là le blessé pour qu'elles disent à quel endroit du jardin elles avaient enfoui leurs objets de valeur. On déterra ces objets et on les distribua à la foule, à laquelle s'étaient joints aussi des femmes et des enfants, quoique



l'endroit ne fût qu'à quelques mètres d'Arthur Radler qui se roulait dans son sang, râlait et criait, demandant de l'eau. Vers 4 heures du soir, le soldat qui l'avait blessé lui envoya une balle dans la tête. Peu de temps après — la mère et la fille avaient dû retourner dans leur chambre — des soldats et des civils portèrent les cadavres des trois Radler sous la fenêtre de la chambre et forcèrent la femme et l'enfant à les enterrer à une profondeur de 1 m. 50 [*Ibid.*, pp. 50-51].

Ces faits démontrent que, au moins au début, les Polonais s'attaquaient en priorité aux hommes.

#### LA EXCÈS DE LA FOULE

**T**rès souvent, les Allemands arrêtés étaient jetés hors de leurs maisons, emmenés et molestés par la foule. Un habitant de Rakwitz se souvient :

Le 1<sup>er</sup> sept. 1939 presque tous les habitants de Rakwitz furent arrachés à leurs maisons par de mauvais garnements polonais armés jusqu'aux dents, afin d'être internés. Le départ du convoi eut lieu l'après-midi du même jour et la première ville que nous gagnâmes fut Grätz, où la populace polonaise nous reçut à jets de pierres, puis bientôt à coups de couteau. Arrivés sur la place du marché, on nous frappa [avec des] bouteilles de bière et autres objets en nous abreuvant des injures les plus dégradantes [*Ibid.*, p. 171].

Parfois, des cyclistes devançaient les convois afin d'aller exciter les habitants des villages. Un homme qui avait 73 ans au moment des faits déclare :

A partir de Kriewen, des cyclistes passaient à chaque instant près de nous. Ils allaient mobiliser les villages que nous traversions. Dans les villages, on nous frappait à coups de fouet et à coups de bâton. Je crois même avoir vu une faux [*Ibid.*, p. 113].

En d'autres occurrences, la foule était excitée par ceux-là même qui escortaient les prisonniers. Un jeune homme de Parsko

arrêté le 1<sup>er</sup> septembre et joint à une colonne de 400 prisonniers raconte :

Dans le village [de Turek], les soldats firent accroire à la population civile que nous étions ceux qui massacraient les femmes et les enfants polonais. Là-dessus ces gens se précipitèrent naturellement sur notre groupe et nous frappèrent à qui mieux mieux avec des fouets, des bâtons, tout ce qui leur tombait sous la main [*Ibid.*, p. 175].

Les coups provoquaient de graves blessures et, parfois, la mort. Le témoin ci-dessus déclare également :

Lorsque nous passâmes [à Schroda], les gens se précipitèrent sur notre convoi. Ils nous donnèrent des coups de bêche. Un grand nombre d'entre nous furent blessés et saignaient affreusement. J'ai vu un homme dont le nez et la lèvre supérieure avaient été complètement enlevés. Les soldats de l'escorte ne permettaient pas que les gens fussent pansés, mais obligeaient les blessés à continuer la marche [...].

Dans les villages, la population nous injuriait, nous jetait des cannes et des pierres, de sorte que beaucoup d'entre nous reçurent des blessures. Beaucoup d'entre nous continuaient leur route, le visage inondé de sang [*Ibid.*, p. 174].

A Grätz, un prisonnier d'une colonne reçut « à la tête un si violent coup de ranche, qu'il en mourut dix minutes plus tard » (*Ibid.*, p. 170).

#### APPELS AU MEURTRE

**L**orsqu'elle ne pouvait pas elle-même tuer les prisonniers, la foule n'hésitait pas à appeler au meurtre. Une femme de Jägerhof appréhendée par la police et emmenée, avec d'autres, vers Schleusenau raconte :



Sur le chemin de Schleusenau, une foule de civils polonais nous suivit. Il y avait des femmes, des enfants et des hommes qui nous injuriaient, exigeaient qu'on nous tuât et nous frappait avec des haches et des gourdins. Dans la foule se trouvait le boucher Gneiwowski et un certain Paschke de Schleusenau. J'ai parfaitement entendu que ces deux hommes ont crié plusieurs fois, avec d'autres énergumènes, qu'on allait nous assommer ou nous fusiller tous, nous Allemands [*Ibid.*, p. 75].

### Tués parce qu'il était accusés d'être des espions

Beaucoup d'Allemands furent tués parce qu'ils étaient accusés d'être des espions ou parce qu'ils avaient été par le passé des soldats au service du Reich. A Bromberg, un homme de 45 ans, ancien officier de l'armée allemande qui avait pris part à la première guerre mondiale, fut débusqué par la soldatesque polonaise et tué d'un coup de baïonnette dans la tempe (*Ibid.*, p. 54). Une Allemande de 25 ans, Irma Ristau, s'était réfugiée, en compagnie de son mari, chez un jardinier portant le nom de Schmiede. Suite à une dénonciation, des soldats polonais envahirent la maison dans la nuit du 2 au 3 septembre. La jeune femme raconte son calvaire en ces termes :

Une fois arrivés, [les soldats] demandèrent un interprète, parce que M. Schmiede était trop agité pour pouvoir se faire comprendre en polonais. Ils lui demandèrent : « Fils de putain, as-tu des armes ? ». Schmiede répondit négativement et leur dit qu'ils pouvaient procéder à une perquisition. Là-dessus, les Polonais dirent : « Trois pas en arrière ! » et le tuèrent d'un coup de fusil. Les Polonais tirèrent également sur madame Schmiede qui s'était couchée à côté de son mari assassiné pour lui dire adieu. Elle se sauva alors et nous cria : « Enfants, venez dans la cave, les Polonais nous tuent tous ! ». Nous nous réfugiâmes dans la cave. Les Polonais cernèrent la maison et tirèrent sur les portes, à travers les fenêtres de la cave, des tous côtés. Enfin, ils mirent le feu à la maison ; ne voulant pas être brûlés vifs, nous essayâmes de sortir de notre abri. Nous ne pouvions plus passer par la porte parce que le passage était déjà en flammes et

aussi parce que les Polonais tiraient immédiatement quand quelqu'un venait à se montrer. C'est pourquoi nous cherchâmes à nous échapper par la fenêtre de la cave. Ce fut un apprenti jardinier qui grimpa le premier et sortit de cette façon. Nous le trouvâmes ensuite dans le jardin, tué d'une balle. Alors nous nous sauvâmes, mon mari et moi. Nous parvînmes à la rue. Là, nous levâmes les bras et nous cirâmes aux Polonais de ne pas tirer parce que nous nous rendions. Les civils polonais qui étaient présents crièrent néanmoins : « Il faut les fusiller : ce sont des Hitlériens, ce sont des espions ! » Là-dessus, un soldat polonais tua mon mari, qui marchait auprès de moi, d'une balle qui l'atteignit à la tête. La détonation et la terreur me clouèrent sur place et je perdis connaissance. Quand je revins à moi, un soldat polonais était près de moi, baïonnette au canon. Ce soldat déroba à mon mari son alliance, sa montre et 45 zlotys [...]. Moi-même, je fus relevée par les cheveux, mais je retombais près de mon mari. Quand je demandai au soldat de me rendre au moins l'alliance en souvenir, il me porta des coups de crosse au cou et au dos, de façon qu'aujourd'hui encore — environ 8 jours plus tard — je peux à peine mouvoir le dos. Je fus alors livrée à deux soldats qui avaient baïonnette au canon, afin d'être transportée au corps de garde. Comme je ne voulais pas me séparer du corps de mon mari, ils me frappèrent les mains jusqu'à ce que je fusse obligée de le lâcher. Alors, je dus courir, les bras levés, couverte du sang de mon mari, les cheveux en désordre. Les civils polonais crièrent aux soldats de ne pas laisser échapper l'espionne allemande, mais de la fusiller sur-le-champ. Toutes les fois que mes bras tombaient de faiblesse, ils me frappaient les bras avec leurs fusils et me donnaient des coups de pied. A l'état-major de la place, je fus interrogée par un officier. Il fut démontré que je n'avais commis aucun crime. Je demandais à deux soldats qui assistaient à l'interrogatoire de me tuer, la vie m'étant devenue intolérable. L'un des soldats répondit : « Gaspiller une balle pour toi, vilaine Hitlérienne, c'est vraiment dommage ; va-t-en au diable ! ». Les Polonais me frappèrent encore et me laissèrent partir [*Ibid.*, pp. 57-58].

A Posen, deux frères furent fusillés comme espions parce qu'on avait retrouvé chez eux une collection de timbres-poste, un vieux casque allemand et des composants de motocyclette. Au



cours de l'enquête qui suivit ce double meurtre, leur mère déclara :

Le 4 septembre 1939, vers 11 heures, trois soldats polonais entrèrent chez moi et se comportèrent, à peine entrés, comme des bêtes sauvages : ils démolirent les armoires et les tiroirs en jetant à terre linge, vêtements, aliments, etc. et ils défoncèrent même le fond d'une commode.

Arrivés dans la chambre de mon fils Alfred, ils découvrirent sa collection de timbres-poste. Ils se précipitèrent sur lui et lui assénèrent des coups de crosse sur les épaules et sur le dos en criant : « Le voilà, l'espion ! » Quand il voulut leur expliquer qu'une collection de timbres n'avait rien à voir avec l'espionnage, ils le frappèrent aussi au visage et crachèrent sur lui. On voyait sur son visage la marque de cinq doigts [...]. Ils percèrent notre appareil TSF à l'aide d'une baïonnette mise au canon d'un fusil. Quand ils trouvèrent les économies de mon fils, qui dépassaient 1 000 zlotys, les soldats jurèrent en polonais : « Ces sacrés Allemands, ce qu'ils en ont encore de l'argent ! » et je vis l'un des soldats mettre cet argent dans sa poche [*Ibid.*, p. 115].

Après que les soldats eurent en outre retrouvé une lampe de motocyclette et un compteur kilométrique, le jeune Albert et son frère Kurt finalement arrêtés et emmenés, sous les yeux de leur mère, comme espions. Après avoir été exposé pendant plus de deux heures aux injures de la foule dans une cour de la ville, ils furent fusillés sans jugement par des soldats polonais qui agissaient sur ordre d'un officier (*Ibid.*, pp. 115-116). Ainsi moururent les deux « espions » Albert et Kurt Barnicke...

Parfois, une simple dénonciation suffisait pour être exécuté. Un groupe de prisonniers avait été enfermé dans la cour d'une grande propriété. L'un d'entre eux, Richard Glaesemann, se souvient :

Un domestique arriva de la propriété et dit à l'officier [polonais] qu'un certain Watermann de Kotschin [...] avait régulièrement tenu des réunions secrètes dans sa maison. Watermann, homme âgé

d'environ 60 ans, fut appelé. Interrogé sur le point de savoir s'il avait tenu de telles réunions, il répondit par la négative. Mais l'officier déclara que les faits étaient établis par les allégations du domestique, qu'un tel gaillard n'avait rien mérité autre qu'une balle et le tua de son revolver après l'avoir conduit quelques pas de côté [*Ibid.*, p. 168].

Dans ce climat de folie, ceux qui s'étaient affiliés à un parti pro-allemand étaient immédiatement condamnés mort. Non loin de Posadowo, quatre Allemands qui avaient leur carte au parti « Jeune Allemagne » furent fusillés sans jugement (*Ibid.*, p. 160).

#### CES « MARCHES DE LA MORT » DONT ON NE PARLE JAMAIS

Ceux qui n'étaient pas immédiatement tués étaient contraints d'effectuer de véritables « marches de la mort » longue de parfois plusieurs centaines de kilomètres. On ne leur donnait que très peu à manger ou à boire ; ceux qui ne pouvaient plus avancer ou qui se rebellaient étaient immédiatement tués. Un Allemand de Parsko qui faisait partie d'une colonne de 400 prisonniers raconte :

[...] au soir, nous arrivâmes à Paisier. Là, on nous plaça dans une salle et en groupes de 6 prisonniers attachés les uns aux autres par les poignets et à l'aide de cordons très minces. Les liens étaient serrés le plus possible de sorte que les mains étaient gonflées et bleues parce que le sang ne circulait plus. Les gens criaient de douleur. Nous restâmes ligotés toute la nuit. Toujours ligotés, nous dûmes le lendemain marcher sur Tulischkow qui est éloigné, d'après ce que nous disaient les plus âgés du convoi, de 70 km. J'avais réussi, pendant la marche, à desserrer un peu les liens. Les autres étaient toujours si vigoureusement ligotés que pendant tout le chemin ils criaient de douleur [...].

Au-delà de Tulischkow, nous fûmes conduits dans un pré. M. von Gersdorff, qui était âgé de 65 ans environ et qui ne pouvait plus marcher, trébucha en regardant passer un avion allemand. Il



reçut d'un soldat un coup de crosse qui le fit chanceler et tomber. Il se releva précipitamment et cria : « Heil Hitler » à l'avion qui passait au-dessus de lui. Le soldat lui poussa l'extrémité du canon du fusil contre la poitrine : il tomba et le soldat fit alors feu sur lui. Personne ne s'occupa du mort. Il ne nous fut pas permis non plus de nous rendre auprès de lui.

Dans le pré on nous donna, en guise d'eau potable, l'eau toute sale d'une barbotière et on nous laissa reposer pendant dix minutes. Nous continuâmes notre route en direction de Turek [*Ibid.*, p. 174].

De son côté, un autre prisonnier déporté vers Brest-Litowsk déclare :

Le 7 septembre commença pour nous une véritable marche de la mort. Nous fûmes remis à un lieutenant d'infanterie ayant pour mission de nous transporter, avec quelque 100 hommes de sa troupe, à la prison de Białypodlask, située plus à l'Est. Le premier ordre qu'il donna aux soldats, ce fut de nous fusiller sur-le-champ au moindre pas en dehors du rang et au moindre mot en allemand. On nous communiqua cet ordre à nous autres 281 prisonniers. Vers 1 heure de la nuit commença la marche [...]. Un Allemand à l'agonie, déjà maigre comme un squelette, fut transporté tout nu ; comme il ne pouvait pas marcher, nous l'avons porté à quatre, en le tenant par les bras et les jambes au-dessus du sol. Mon voisin reçut un coup de baïonnette profond dans la fesse. Après avoir marché jusqu'à l'aube, par différents chemins, nous fîmes halte dans un petit bois. Ici, il nous fallut déposer l'agonisant. Il fut recouvert d'un manteau et il a probablement reçu le coup de grâce avant que nous reprîmes notre marche. Un autre prisonnier septuagénaire, incapable de se traîner plus loin, fut entraîné à l'écart par les soldats et le claquement de deux balles nous apprit qu'un terme avait été mis à ses souffrances.

Jusqu'alors nous n'avions reçu ni à boire ni à manger [...]. Plusieurs d'entre nous étaient déjà complètement épuisés et souffraient des pieds. Les premiers retardataires eurent le sort qui nous attendait tous. On les forçait à s'agenouiller, à mettre la tête par terre, et on leur tirait une balle dans l'occiput. Personne ne voulait plus rester en arrière ni marcher dans les derniers rangs.

Les plus vieux et les plus faibles se cramponnaient aux plus vigoureux d'entre nous, s'accrochaient à leurs bras et marchaient avec un dernier effort de volonté, en serrant les dents, malgré les plaies qu'ils avaient aux pieds et les douleurs insupportables. Tous les candidats à la mort moururent comme des hommes [*Ibid.*, pp. 183-184].

Parfois, la marche de la mort se terminait en carnage. Un Allemand de Posen, Herbert Matthes, fut emmené, avec 400 autres prisonniers à l'inconnu. Le lendemain, ils n'étaient plus que 150 puis ce nombre passa à 44. Les survivants furent alors conduits dans une étable :

A 7 h. 30, des soldats accoururent en criant sauvagement : « Sortez par trois ! » Muets, les trois premiers sortirent. Une salve. Ils étaient morts pour la patrie. Cette horreur se répéta six fois. Heinz alla courageusement à l'issue et supplia les soldats de les épargner tous les deux, son frère Horst et lui. Il reçut un coup de baïonnette qui lui traversa l'épaule droite. « Encore trois dehors ! ». Je comptai les pas, il y en avait dix à douze. Ensuite, ils étaient assassinés. Heinz me chuchota alors que le caporal avait dit que c'était dommage de gâcher des balles ainsi et qu'on poignarderait le reste. On entendait que des : « Oh ! mon Dieu ! » Et celui qui respirait encore recevait des coups de crosse sourds mais mortels. C'était à notre tour. Il y en avait encore cinq derrière nous qui ne voulaient pas sortir et qui se cramponnaient partout. Nous sortîmes alors, la main dans la main, mais nous fûmes poussés sur la gauche. Deux caporaux nous empoignèrent et nous emmenèrent quelques pas plus loin. C'était les deux bandits à qui Heinz avait, avec beaucoup de perspicacité, raconté pendant le jour que nous avions sur nous des choses précieuses et beaucoup d'argent. Nous leur donnâmes donc ce que nous possédions. Une querelle éclata entre eux à cause du partage. Nous en profitâmes pour fuir [*Ibid.*, p. 39].

A Tarnowa, 150 prisonniers furent tirés comme des lapins :

[...] on leur intima de gravir ensemble une colline par-dessus les champs libres. Auparavant, les Polonais avaient dressé, sur la colline, deux mitrailleuses et de l'autre côté, ils avaient posté des sol-



dates par-ci par-là, sur le terrain même ou dans des fermes et des jardins isolés. Quand les Allemands, pourchassés, s'approchèrent de la crête, les mitrailleuses ouvrirent le feu sur eux. Les Allemands tombèrent en masses : les autres se jetèrent par terre. Les mitrailleuses firent feu pendant plusieurs minutes. Pendant une pause [...] les survivants, quelque 75 hommes, se relevèrent et s'enfuirent par delà la colline, à travers un ravin, pour atteindre une forêt éloignée d'environ 500 mètres. Ils étaient protégés contre le feu des mitrailleuses par le repli de terrain : par contre, sur leur flanc gauche, les soldats qui y avaient été postés entrèrent maintenant en action. Ils se mirent à tirer à qui mieux mieux sur les Allemands courant de toutes leurs forces pour sauver leur vie. La plupart de ces derniers furent abattus. Quelques-uns seulement atteignirent la lisière de la forêt. Là-dessus, la soldatesque sortit de ses cachettes. Les Allemands étendus par groupes ou isolément, morts ou grièvement blessés, furent exterminés à coups de crosse et de baïonnette. Ensuite, on dépouilla leurs cadavres et on les enterra superficiellement [*Ibid.*, pp. 178-179].

#### LES ALLEMANDS JETÉS DANS DES CAMPS DE CONCENTRATION

Ceux qui eurent la chance de survivre à ces marches forcées furent internés dans des camps. Le plus sinistre d'entre eux était celui de Bereza-Kartuska. Le Père Odilo Gerhard, de l'ordre des franciscains, qui avait été arrêté le 1<sup>er</sup> septembre, y fut transféré. Il raconte :

Le train arriva [...] vers 6<sup>1/2</sup> heures du soir. Après une rude marche de 5 km, nous parvînmes vers 8 heures au camp de concentration. [...] il nous fallut passer sous les verges de 200 policiers qui nous frappèrent à coups de matraques, de crosses de fusils et de lattes de bois. Ce faisant, ils ne ménagèrent même pas les vieillards septuagénaires. [...] un agent de police me donna un coup de matraque et m'entraîna au dehors chez le commissaire du camp. Celui-ci me fit subir un interrogatoire et donna l'ordre [...] de m'octroyer un traitement meilleur [...].

Le 8 septembre, mes compagnons d'infortune me dirent, lors de l'examen médical sur la place d'exercice : « On t'a battu à tel point

que tu es couvert de tâches noires ! » (...). Sur la place, il nous fallut rester debout jusqu'au soir, sans manger ni boire, dans la chaleur ardente du soleil et au milieu de nuages de poussière insupportables. Ensuite, on nous dépouilla de tout ce que nous avions sur nous, sauf l'argent et le linge indispensable : on m'enleva même le rosaire, le médaillon, le bréviaire, etc. jusqu'au tabac, jusqu'au rasoir, jusqu'au cure-ongles.

Alors commença l'exercice. On nous fit faire des exercices de gymnastique : on nous commanda de nous coucher, de nous asseoir, et pendant de temps-là, un commandant ne cessait de nous frapper avec une matraque ou une latte de bois, si nous n'exécutions pas assez promptement les exercices. A 8 heures du soir, nous fûmes reconduits dans notre salle [...] elle contenait 16 lits de camp superposés. Un pareil lit de camp devait servir pour neuf hommes, alors que quatre à peine pouvaient y coucher raisonnablement. Je partageais le mien avec trois hommes de plus de soixante ans, parmi lesquels un Italien gravement atteint de pneumonie. C'est pourquoi je préfèrai coucher sous le lit, sur le carrelage. Nous étions 140 personnes, nous reçûmes en tout et pour tout un sceau d'eau, et cela seulement le troisième jour. De même nous ne reçûmes de pain que le cinquième jour ; peut-être 30 grammes par tête [...]. De temps en temps, on nous donnait une soupe d'eau chaude avec quelques grains de gruau : d'abord le matin à 8 h, puis le soir à 7 h ; plus tard, on ne nous la servit qu'une fois par jour, vers 11 h. De 4 h du matin jusqu'à 8 h du soir, nous restions sur la place d'exercice. Les médecins nous conseillaient, à chacun d'entre nous qui menaçait de succomber, de ne pas se porter malade, car il paraît que bien rarement on sortait vivant de l'hôpital, ce que nous eûmes l'occasion de vérifier pour plusieurs d'entre nous [...].

Le dimanche 10 septembre, je priai le commandant de m'accorder la permission de faire une oraison commune dans la salle. Sa réponse fut un flot de paroles injurieuses et des coups de matraque. Il en fut de même quand je formulai la prière de pouvoir pourvoir les malades et les mourants de secours spirituels [*Ibid.*, pp. 186-7].

#### MEURTRES COLLECTIFS ET CHARNIERS

Hors des camps, des meurtres collectifs eurent lieu en de nombreux endroits comme en témoignent les charniers retrouvés



plus tard. Outre celui de Tarnowa (qui contenait 104 cadavres [*Ibid.*, p. 24], voy. ci-dessus), citons ceux :

- de Schultz (contenant les corps de 12 Allemands fusillés après avoir été parfois frappés et torturés — yeux crevés, dents cassés) [*Ibid.*, p. 94] ;
- de Nieschawa (contenant les corps de 14 Allemands fusillés) [*Ibid.*, p. 109] ;
- de Tenczynek (20 Allemands fusillés après avoir eu les mains liées dans le dos) [*Ibid.*, p. 24] ;
- de Wornoze (25 Allemands fusillés et enterrés) [*Ibid.*, p. 66] ;
- de Kutno (26 Allemands fusillés et mutilés) [*Ibid.*, p. 24] ;
- d'Alexandrowo (40 cadavres d'Allemands minoritaires de Thorn tellement mutilés que seuls trois ont pu être identifiés) ;
- de Slonsk (58 cadavres retrouvés dans une fosse commune) [*Id.*].

A Jägerhof, 63 Allemands âgés de 14 à 76 ans furent assassinés dans plusieurs points de la ville le 3 septembre 1939 (*Ibid.*, pp. 73 et suivantes).

### **Les malades et les invalides n'étaient pas épargnés**

Lors de ces massacres, les malades et les estropiés ne furent pas épargnés. Dans leur rapport, les médecins légistes écrivirent :

De nombreux exemples montrent que des estropiés, des malades et des vieillards n'ont pas échappé non plus aux massacres. C'est ainsi que dans la province de Posent, parmi les six personnes qui ont été tuées ensemble dans un des trains d'internés à Rozépole [...] on trouve deux hommes pourvus de membres artificiels, l'un avec prothèse de la cuisse supérieure, l'autre avec deux jambes artificielles [...]. De même, à et près de Bromberg, on a tué plusieurs personnes amputées de la jambe ou atteintes d'autres infirmités, par exemple [...] Gustave Schubert, 65 ans, atteint d'une scoliose

très prononcée de la colonne vertébrale [...], Paul Piotrowski, 55 ans, avec appareil à attelles et ressort à la jambe droite [...], Paul Lepeczinski, environ 50 ans, avec jambe artificielle [...], Wilhelm Gollnik, 38 ans, atteint d'une lésion cérébrale à la suite d'un coup de hache reçu sur la tête [...] il y a 10 ans ; en outre [...] Emmanuel Hernerling, 35 ans, atteint d'une tuberculose pulmonaire grave des deux lobes [*Ibid.*, p. 200].

### **DES FEMMES ET DES ENFANTS MASSACRÉS**

**D**e même, les femmes et les enfants ne furent pas, non plus, épargnés. A Kamienieck, sur 26 cadavres retrouvés, trois étaient ceux de femmes (*Ibid.*, p. 87). Dans leur rapport rendu le 29 septembre 1939, les juges Hurtig et Reger écrivirent :

En plus des victimes de ces déportations, il y avait les massacres d'Allemands dans d'autres parties de la province, spécialement dans les districts de l'Est et du Sud, où des meurtres extrêmement brutaux furent commis. Des familles entières furent liquidées. Les hommes n'étaient pas toujours simplement fusillés mais massacrés avec toutes sortes d'objets devant leurs proches, qui étaient informés de leur mort prochaine [Cité par A. de Zayas, *op. cit.*, pp. 133-134].

De son côté, un Allemand entré dans Bromberg deux jours après le « dimanche sanglant » déclara :

Le tableau qui s'offrit à nos yeux était épouvantable. Des gens d'un certain âge avaient été fusillés sans avoir été auparavant mutilés. En revanche, nous avons trouvé dans une fosse commune [...] 8 cadavres tellement mutilés qu'ils étaient devenus méconnaissables [...]. Parmi les morts, certains avaient l'occiput défoncé, les yeux étaient crevés, les bras, les jambes et même les doigts étaient brisés.

Des familles entières ont été assassinées, entre autres : Kohn : père, mère et enfants ; Boldin : trois personnes ; Böhlitz : le père et



ses deux fils ; Beyer : le père et ses deux fils (18 et 10 ans), on arracha le cadet des mains de sa mère en pleurs [*Ibid.*, p. 68.]

A Eichdorf, 38 Allemands furent assassinés entre le 4 et le 5 septembre 1939. Les cadavres de 15 d'entre eux furent retrouvés dans un bois proche, jetés dans un point d'eau avec un cadavre de chien. Parmi eux, il y avait 7 femmes, une jeune fille de 19 ans (Else Dahms) et deux enfants de 7 et 3 ans (Walter Busse et Erhard Prochnau). Parmi les enfants de moins de douze ans assassinés, citons :

- Heidelies Tetzlaff, 11 ans (tuée de deux coups de feu) ;
- Kurt Beyer, 10 ans (tué d'un coup de pistolet et d'un coup de fusil) ;
- Günther Renz, 9 ans (tué d'un coup de fusil) ;
- Gisela Renz, 4 ans (tuée d'un coup de feu) ;
- Kurt Schmolke, 13 mois (tué d'un coup de feu) ;
- Egon Berger, 4 mois (tué par une grenade à main) [*Ibid.*, pp. 79 et suivantes].

### Femmes enceintes assassinées

Des femmes enceintes furent également massacrées. Un Allemand de Bromberg déclara :

J'ai vu notamment un soldat percer une femme enceinte d'un coup de baïonnette donné par derrière, puis pousser la femme du pied pour retirer sa baïonnette, si bien que la femme tomba dans l'escalier où on la tua d'un coup de fusil [*Ibid.*, p. 47].

A Rudak, la femme d'un sacristain protestant Sonnenberg apprit que son mari venait d'être arrêté et emmené par les Polonais. C'était le 1<sup>er</sup> septembre. Bien qu'elle fut enceinte et qu'elle eut avec elle son petit garçon de trois ans, la femme n'osa plus rentrer chez elle, de peur que les Polonais viennent la chercher à son tour :

Du 1<sup>er</sup> au 6 septembre, la femme enceinte erra avec son petit garçon dans les environs de Rudak, terrifiée et dévorée de soucis à cause de son mari, anxieuse pour son sort à elle et celui de son fils, et cherchant en vain un refuge chez l'un et chez l'autre, couchant même dans les granges et dans les briqueteries. Le 6 septembre, elle rencontra Martha Bunkowski (célibataire) qui avait fui, elle aussi, devant la fureur grandissante des Polonais. Les deux femmes et le petit Heinrich Sonnenberg se cachèrent dans un ouvrage fortifié qu'avaient abandonné les Polonais et où déjà nombre de fuyards avaient cru trouver refuge. Le lendemain, c'est-à-dire le 7 septembre 1939, Mme Sonnenberg pria Mlle Bunkowski d'aller chez elle et de lui rapporter des vêtements pour son petit garçon. L'obligeante Mlle Bunkowski revint bientôt, mais avec des soldats polonais. Elle fut alors emmenée, ainsi que Mme Sonnenberg et son fils. Des témoins déclarèrent que, quelques temps après, un soldat était revenu et aurait dit en polonais, en rapportant l'enfant : « Ces deux-là ne reviendront plus ! ».

Le 8 septembre 1939, des Allemands ont retrouvé le corps de la femme enceinte et de sa compagne dans une porcherie [...]. La femme enceinte gisait sur le ventre, la tête dans une flaque de sang [*Ibid.*, p. 112].

Ailleurs, une femme enceinte de sept mois préféra se suicider plutôt que d'être arrêtée et jointe à une colonne de prisonniers pour une « marche de la mort » qu'elle n'aurait pu supporter (*Ibid.*, p. 182).

### TORTURES ET MUTILATIONS

Les cadavres retrouvés plus tard portaient très souvent des traces de coups qui trahissait la fureur des agresseurs au moment du massacre. Un Allemand de Bromberg, témoin du meurtre d'un groupe de sept personnes par des soldats polonais, revint plus tard afin d'examiner les cadavres. Il déclare :

Les yeux de deux cadavres avaient été crevés par des baïonnettes. Les orbites étaient vides : elles ne contenaient qu'une masse san-



glante. La partie supérieure du crâne de trois cadavres manquait : le cerveau était à un mètre des cadavres. Les autres cadavres étaient dans un état épouvantable. Le ventre de l'un d'eux était complètement ouvert [*Ibid.*, p. 41].

Non loin de Posen, le père d'un jeune garçon de seize ans assassiné vint voir une dernière fois le corps de son fils. Il raconte :

Je ne revis mon fils Helmut [...] que dans son cercueil. Le spectacle en était effroyable. Le corps avait été transpercé de 16 coups de baïonnette. Le côté droit de la tête manquait, l'orbite gauche était vide et le nez avait été enfoncé. En outre, on voyait, au milieu du front, l'entrée d'une balle [...]. La douleur me fit chanceler.

Outre le cadavre de mon fils, je pus voir encore les cadavres des 7 autres qui, comme Helmut, avaient été enfouis à Falkowo. C'étaient des hommes mûrs [...]. Tous les cadavres avaient été affreusement mutilés. Il manquait les orteils et les doigts à la plupart des cadavres ; ceux-ci avaient presque le ventre ouvert, si bien que les entrailles sortaient lamentablement. Je me souviens d'avoir vu un cadavre dont les paupières avaient été arrachées. Toutes les têtes de ces morts étaient énormes et sans formes, car toute avaient été plus ou moins écrasées [*Ibid.*, pp. 106-107].

Certains hommes, comme le jeune Heinz Schäfer, furent même émasculés après avoir été tués (« **Heinz Schäfer était aussi éventré et ses intestins sortaient aussi de son corps. [...] les organes génitaux manquaient chez H. Schäfer, on les lui avait coupés ; en effet, j'ai vu distinctement des morceaux de muscles et des bouts de boyaux là où étaient auparavant les parties génitales** » [*Ibid.*, p. 67]).

#### VICTIMES DÉLESTÉES DE LEURS BIENS

**T**rès souvent, les victimes avaient été délestées de leurs biens. Un père qui vint voir le cadavre de son fils tout juste déterré déclara :

On lui avait enlevé ses chaussures, que nous n'avons pas retrouvées. En outre, on lui avait volé son portefeuille contenant environ 40 zlotys, sa montre avec la chaîne et tous les papiers qu'il avait en poche. Du moins, il avait tous ces objets sur lui en quittant la maison de ses parents [*Ibid.*, pp. 66-67].

Un Allemand qui avait été assommé lors d'un massacre affirma : « **Lorsque je repris mes sens [...] je pus m'apercevoir de la manière dont les corps de mes camarades furent dévalisés par les soldats polonais qui se saisirent aussi bien de leur argent que de leurs montres** » (*Ibid.*, p. 159).

#### MAISONS PILLÉES

**L**es maisons d'Allemands furent également pillées. On se souvient du cas de Madame Radler, contrainte de déterrer les objets de valeurs qu'elle avait cachés dans son jardin et de les donner aux soldats polonais. Le 9 septembre 1939, un Allemand de la région de Bromberg raconta que les soldats polonais qui avaient perquisitionné la maison de ses parents quelques jours plus tôt avaient volé « **plus de 2 000 zlotys et d'autres objets de valeur** » (*Ibid.*, p. 59). Un Polonais poursuivi pour avoir participé à des meurtres dénonça un de ses camarades qui, dit-il : « **pilla plusieurs maisons et y déroba des vêtements** » (*Ibid.*, p. 64). De son côté, une jeune polonaise mentionna :

Les soldats polonais nous ont volé, à mon père et à moi, de l'argent, mon sac à main, nos montres et nos bagues. Notre habitation a été tout à fait démolie ; les meubles ont été brisés à coups de hache, on vola toute notre vaisselle et notre linge [*Ibid.*, p. 71].

Parfois, les Polonais ne pillaient même pas et se contentaient de mettre le feu aux maisons. Le 13 octobre, la fille d'un cultivateur allemand de Wojciechowo, dont le frère avait été mortellement blessé par des Polonais, déclara :



Le lieutenant polonais tira également sur ma mère, mais la manqua. Le petit écolier de 13 ans [qui vivait chez nous] fut atteint à l'épaule. Le dernier coup était pour moi mais il ne m'atteignit pas, car je me tenais toujours dans le corridor [...]. Ma mère et moi portâmes mon frère encore vivant dans la cave, espérant y trouver un refuge. Mon frère déclara à maintes reprises que ce n'était plus nécessaire, qu'il allait mourir et, en effet, il rendit bientôt le dernier soupir. Pendant ce temps, les soldats polonais avaient mis le feu à notre grange et le vent poussait le feu vers la maison, si bien que bientôt celle-ci fut gagnée par le feu. Au dernier moment, nous nous précipitâmes dehors en traversant les flammes. Nous dûmes abandonner mon pauvre frère dans la cave de la maison, si bien qu'il brûla avec elle [...].

Dans notre village, les troupes polonaises ont brûlé trois fermes allemandes et passé par les armes le cultivateur Gatzke, âgé de 32 ans [*Ibid.*, p. 103].

## CAS DE VIOLS

**D**urant ces jours tragiques, des viols furent commis. A Slonsk, par exemple, des témoins rapportèrent que, sur ordre des soldats polonais : « **les filles de l'instituteur Daase avaient été forcées de se déshabiller et qu'ensuite elles avaient été violées par eux** » (*Ibid.*, p. 110). Plus tard l'une des filles victimes, Mellita, témoigna. On lit :

Ma sœur, qui a deux ans de moins que moi, et moi-même, nous fûmes conduites chacune dans une chambre. On m'obligea à m'asseoir sur le canapé, le civil s'assit à côté de moi et commença à me faire subir une visite corporelle. Ensuite, il porta la main sous mon jupon, déchira ma culotte et exigea que je me donne à lui. Je me défendis désespérément, même lorsqu'il dirigea son browning sur ma poitrine en me menaçant de me tuer. Ce n'est que lorsqu'il fut allé chercher l'autre policier, qui pendant ce temps avait violé ma sœur cadette, qu'il réussit à me faire violence, à moi aussi. Le médecin que j'allais voir le lendemain constat qu'il y avait eu coït. La visite médicale de ma sœur cadette donna le même résultat [*Ibid.*, p. 72].

Une jeune fille de Bromberg, Vera Gannott, raconta également sa terrible expérience :

[...] arriva une troisième bande formée de soldats et de civils. Alors que ceux-ci s'approchaient, je courus me cacher dans la Brabe, une rivière coulant derrière notre maison. Mais on m'en retira par les cheveux. Dix à quinze civils m'emmenèrent dans la maison. Ils me dirent que j'allais voir que les Polonais n'étaient pas si méchants, ils me permettraient de me débarrasser de mes vêtements mouillés. Comme aucun des hommes ne quittait la chambre, je refusai de changer de vêtements. Les Polonais, alors, m'arrachèrent les vêtements du corps et me couchèrent toute nue sur le plancher. Une dizaine d'homme maintinrent, de force, à la tête, aux mains et aux pieds. Un des Polonais me fit violence. Il me fit subir le coït. J'eus des blessures. Pendant les premiers jours qui suivirent, j'eus de fortes douleurs [...]. Les autres Polonais ne m'ont pas violée [*Ibid.*, p. 71 ; l'original du procès-verbal de sa déposition est reproduit en fac-similé pp. 29-30].

Dans les semaines qui suivirent les événements sanglants, et alors que la Pologne avait capitulé, de très nombreux faire-part de décès et avis de recherche furent publiés dans les journaux allemands tels que *le Deutsch Rundschau*, *l'Ostdeutscher Beobachter* et *le Posener Tageblatt*. (voy. pages suivantes) Ces documents témoignaient de la violence des massacres commis contre les Allemands minoritaires de Pologne.

## BILAN : 6 000 VICTIMES ENVIRON

**Q**uel fut le bilan de ces atrocités ? Dans sa première édition, le *Livre blanc* allemand parla de 5 437 meurtres recensés au 17 novembre 1939. Dans sa seconde édition, il était question de « **plus de 58 000 morts et disparus** » recensés au 1<sup>er</sup> février 1940 [*Ibid.*, p. 5] :

[...] jusqu'au 1<sup>er</sup> février 1940, le nombre des cadavres identifiés d'Allemands minoritaires s'est élevé à 12 857. A ce chiffre de



12 857 victimes identifiées, il faut ajouter celui de 45 000 disparus, d'après l'état actuel des constatations officielles [...] et que l'on doit considérer, puisque l'on n'en a plus retrouvé de traces, comme ayant également été assassinées.

L'historien A de Zayas qualifie ce nombre — 58 000 — d' « **estimation fabriquée par Goebbels pour sa machine de propagande** » (op. cit., p. 79). L'auteur mentionne une étude réalisée en Allemagne dans les années 60 et au terme de laquelle 3 841 victimes furent recensées (pp. 139-140).

Toutefois, cette enquête avait été réalisée plus de vingt ans après les faits et les seuls témoins interrogés étaient des Allemands de l'Ouest. Il est donc raisonnable de penser que le nombre réel de victime dépasse largement les 3 841. L'auteur mentionne ensuite les archives du Bureau allemand pour les Crimes de guerre qui renferment les dépositions de 593 témoins recueillies par 44 juges civils et militaires dans les mois qui suivirent les faits. Les enquêteurs parvenaient à un total de 1 000 victimes identifiées auquel il fallait ajouter entre 3 500 et 5 000 victimes non identifiées. Et A. de Zayas de conclure : « **sachant que les archives sont incomplètes et sachant qu'il n'est guère possible que les juges aient interrogé tous les témoins survivants, l'estimation fixant à 6 000 environ le nombre d'Allemands massacrés peut apparaître raisonnable** » (Ibid., p. 140).

Nous parvenons donc à un total conforme à celui qui était avancé lors de la première édition du *Livre blanc* allemand.

Aujourd'hui, les atrocités commises en août-septembre 1939 par des Polonais sur des Allemands minoritaires sont totalement occultées. A ma connaissance, on n'en trouve nulle mention dans les manuels d'Histoire.



## DOCUMENTS ÉCRITS

Original du procès-verbal de la déposition de Vera Gannott (voy. p. 26)

Feldgericht des Stabes z.b.V.  
 des Kommandeurs des Luftgaus 3.  
 (W.R.I.)

Bromberg, den 14.9.1939.

Gegenwärtig :  
 IGR d. Lw. Dr. Valtzrog  
 als Richter,  
 JGW d. Lw. Hanschke  
 als Protokollführer

In der Völkerrechtsuntersuchungssache Bromberg I  
 erscheint als Zeuge  
 Fri. Vera Gannott, wohnhaft Bromberg, Thornerstr.  
 125 und erklärt, zur Wahrheit ernannt, folgendes:  
 nach Eideubelehrung folgendes :  
 Zur Sache : Ich bin 19 Jahre alt, ev. Glaubens,  
 ohne Beruf.

Zur Sache : Als es in der Stadt bekannt wurde, dass die deutschen Trup-  
 pen einrückten, begann auch bei uns die Zivilbevölkerung und polnische  
 Soldaten Gewalttätigkeiten auszuüben. Sonntag gegen 2 Uhr näherte sich  
 unserem Hause Thornerstrasse 125, 4 Km von der Stadt entfernt, polni-  
 sche Soldaten und polnische Zivilbevölkerung. Die polnischen Zivilisten  
 sagten: Hier wohnen Deutsche. - Daraufhin begannen die Soldaten sofort  
 zu schießen. Wir flüchteten darauf in einen Schuppen. Die polnischen  
 Soldaten warfen auch u.M. nach mit Handgranaten. Zuerst wurde mein Vater  
 aus dem Schuppen herausgeholt. Er wurde von den Polen gefragt, wo er  
 das Maschinengewehr hätte. Mein Vater verstand jedoch die Frage nicht, da  
 er nicht polnisch konnte. Ich ging daraufhin auch aus dem Schuppen  
 hervor. Ich wollte meinem Vater beistehen, da ich polnisch kann. Ich  
 habe die Polen gefragt, was wir ihnen angetan hätten und für meinen Va-  
 ter gebeten. Die Polen riefen jedoch: Herunter mit den deutschen Schwein-  
 en. Mein Vater erhielt mehrere Hieben ins Gesicht und an den Kör-  
 per. Sodann wurde er mit dem Seitengewehr gestochen; daraufhin fiel  
 mein Vater zu Boden und erhielt in Liegen noch 6 Schüsse. Die Horde  
 zog sodann ab. Nachdem die der Zivilbevölkerung gesagt hatten, sie  
 könnten das Haus nicht brennen, sonst würden sie es in Brand stecken. Nur-  
 mehr verließen auch meine Mutter ihr Versteck. Wir wollten beide dem

30 Septembre 1939 : quand les Polonais assassinaient...

den Blutüberströmten Vater abwaschen. Als wir mit dieser Tätigkeit hatten  
 erachien erneut eine polnische Horde. Ich mich mit Latten und Knütteln  
 bewaffnet hatte. Meine Mutter und meine Tante wurden mit diesen Knütteln  
 geschlagen. Ich selbst bekam links und rechts Ohrfeigen. Daraufhin zogen  
 sie wieder ab. Nach einiger Zeit kam eine andere Horde polnischer Soldaten  
 und Zivilisten. Als diese sich näherte, lief ich in das hinter unseren  
 Haus fließende Brahe. An den Haaren wurde ich jedoch herausgezogen.  
 Etwa 10-15 Zivilisten schleppten mich in das Haus. Sie sagten, ich sollte  
 sehen, dass die Polen gar nicht so schlimm seien, sie würden erlauben, dass  
 ich meine nassen Kleider wechsele. Da jedoch niemand das Zimmer verließ,  
 weigerte ich mich, mich umzuziehen. Die Polen rissen daraufhin die Klei-  
 der vom Leibe, legten mich nackt auf die Erde. Etwa 10 Mann hielten mich  
 fest und zwar an Kopf, Händen und Füßen. Einer der Polen verging sich an  
 mir. Er vollzog den Beischlaf. Ich habe hierbei Verletzungen erlitten. Die  
 ersten Tage hatte ich erhebliche Schmerzen, jetzt nicht mehr. Weitere Pol-  
 en haben sich an mir nicht vergrißen. Während dieses Vorfalls wurde mei-  
 ne Mutter in ein Zimmer geführt, das in dem oberen Stockwerk liegt und  
 mit vorgehaltenem Gewehr festgehalten.

Polnische Soldaten haben meinem Vater und mir Geld, Kassetasche, Uhren  
 und Dinge geraubt. Unsere Wohnung wurde völlig zerstört; die Möbel mit  
 Beilen zerhackt. Sämtliches Geschirr und die Wäsche wurden gestohlen.

Waffen haben wir in unserem Hause nicht gehabt. Wir haben sie voran  
 auf Grund einer allgemeinen Anordnung der Polizei abgeliefert.

v. g. u. Vera Gannott

Die Zeugin wurde beidigt.

Geschlossen:

smg W. Valtzrog  
 Hanschke



Page 258 du livre sur les atrocités polonaises  
Noms de victimes publiés dans la presse allemande

Les victimes de Lochowo, Prinnenthal et Schleusenau.

Im Glauben an Führer und Vaterland starben, hingerichtet von polnischen Mördern, am 3. und 4. September den Ehrentod für die Heimat folgende Gemeindeglieder der Kirchengemeinde Lochowo:

1. Erich Frick, Bauernsohn,	15 Jahre alt
2. Alfred Dey, Bauer,	30 "
3. Edward Dondew, Bauer,	35 "
4. Karl Dreher, Bauer,	35 "
5. Gustav Guderian, Bauer,	65 "
6. Karl Guderian, Jungbauer,	25 "
7. Hermann Guderian, Bauer,	67 "
8. August Guderian, Bauer,	75 "
9. Erich Helbig, Bauer,	45 "
10. Ernst Herth, Bauer,	34 "
11. Jakob Hedenhof, Bauer,	54 "
12. Rudolf Klinger, Bauer,	61 "
13. Alfred Krause, Jungbauer,	25 "
14. Emil Krause, Jungbauer,	27 "
15. Otto Köberich, Arbeiter,	53 "
16. Erich Liebman, Bauer,	45 "
17. Walther Liebman, Jungb.,	32 "
18. Wilhelm Luhn, Bauer,	44 "
19. Willi Labott, Arbeiter,	25 "
20. Ernst Manthey, Jungbauer,	19 "
21. Erich Manthey, Jungbauer,	18 "
22. Otto Miel, Arbeiter,	21 "
23. Willi Dreuß, Arbeiter,	25 "
24. Emil Parnow, Arbeiter,	34 "
25. Julius Rosenow, Bauer,	33 "
26. Otto Strohschein, Altbauer,	76 "
27. August Steinte, Arbeiter,	57 "
28. Erich Schmidt, Bauer,	41 "
29. Gustav Tsch, Arbeiter,	59 "
30. Rudolf Wagner, Bauer,	58 "
31. Wilhelm Wegner, Jungb.,	31 "
32. Gustav Wall, Bauer,	48 "
33. Gustav Wendland, Schuhn.,	65 "
34. Karl Hoffmann, Zieglermstr.,	68 "
35. Otto Magieritz, Bauer,	31 "
36. Karl Magieritz, Arbeiter,	28 "
37. Albert Reibeln, Bauer,	77 "
38. Helene Schmidt, Gutsbesitz.,	43 "
39. Hermann Stiller, Lehrling,	34 "
40. Ernst Scholz, Arbeiter,	24 "
41. Peter Scholz, Arbeiter,	74 "
42. Erich Scholz, Dogt.,	72 "
43. Ferdinand Dreger, Bauer,	51 "
44. Gustav Martin, Arbeiter,	72 "
45. Gustav Kopitz, Bauer,	45 "
46. Gustav Dreger, Bauer,	74 "
47. Oskar Rosenow, 2 1/2 Monate alt, polnische Soldaten ließen das Kind verhungern.	

Niemand hat größere Liebe als die, daß er sein Leben läßt für seine Freunde. Job. 15, 13.

Bromberg, den 21. 9. 39.

Staffehl.

Im Glauben an Führer und Vaterland starben, hingerichtet von polnischen Mördern, am 3. und 4. September den Ehrentod für die Heimat folgende Gemeindeglieder der Schwesterengemeinden Prinnenthal und Schleusenau:

1. Reinhold Sommerfeld, Bauer, 53 Jahre alt
2. Otto Dietrich, Bauer, 67 "
3. Bruno Boek, Bauer, 57 "
4. Frick Boek, Mechaniker, 19 "
5. Oskar Schöder, Fleischer, 67 "
6. Willi Buchholz, Arbeiter, 30 "
7. Otto Finger, Beamter, 62 "
8. Jugo Medel, Lehrling, 16 "
9. Eduard Deßte, Bahnbeamte, 46 "
10. Ernst Springer, Bäckermstr., 62 "
11. Ludwig Lehnitz, Fleischermstr., 78 "
12. Herbert Schollenberg, Lehl., 14 "
13. Hugo Reih, Lehrling, 17 "
14. Jakob Schmidt, Schneider, 30 "
15. Franz Bofche, Fotograf, 62 "
16. Helene Bofche, Ehefrau, 58 "
17. Elise Mau, Gräulein, 59 "
18. Otto Mau, Arbeiter, 47 "
19. Robert Ripp, Gärtner, 75 "
20. Heide Ripp, Gräulein, 44 "
21. Oreste Ripp, Kontoristin, 41 "
22. Bruno Koch, Schriftföher, 26 "
23. Gertrud Berg, Gräulein, 45 "
24. Albert Schulz, Kaufmann, 62 "
25. Waldemar Schulz, Schüler, 17 "
26. Gustav Schlicht, Bauuntern., 58 "

Wir sollen auch das Leben für die Brüder lassen. 1. Joh. 3, 16.

Bromberg, den 23. 9. 39.

Staffehl.

Page 261 du livre sur les atrocités polonaises  
Quelques annonces publiées dans la presse allemande  
pour tenter de retrouver des disparus

## Verschleppt!

Wer kann aus Kustant geben über meinen Sohn Karl der am Sonntag, dem 3. September, mit mir auf meinem Hofe von polnischen Soldaten verhaftet wurde. Montag früh wurde er noch in der Kustantstraße gefesselt. Bekleidung: hellblaues Oberhemd, dunkelbraune Hose, Pullover schwarz, graumeliert, schwarze Schuhe, ohne Kopfbedeckung.

Paul Altenburg, Albert-Forster-Str. 38

## Verschleppt!

Am 3. September wurde mein Mann Emil Bock und meine einzige, herangewachsene Tochter Rosa von den polnischen Soldaten verschleppt und ermordet. Ich möchte hier bitten, mit möglichst Kustant zu geben. Mein Mann war damals geliebt, schlau und gut. Er war geliebtes Oberhemd. Meine Tochter: rotbraunes Kleid, bunte Trümpfchen, die Mantel, Rosaline Bock, Dörfchen.

## Ich bitte höflich

vielen Dank, Berlin, die etwas über den Verbleib der Olga Vilau aus Bromberg wissen, mit herzlichster Rücksicht zu geben. Rosaline Bock, Dörfchen.

Am 3. September ist

Hilf unter Bruder aus

Hermann Steln

aus Wilhelmst.

von Bromberg, der

noch

Botschaften durch

polnische Handen

verschleppt worden

ist. Ich bitte um

jemanden über seinen

Verbleib zu erfahren

oder mit einem dunklen

Angabe. Gebt Steln,

Bromberg bei Rati.

Der kann Kustant

geben über meinen

Mann, den Vater der

Zurückföher Schme-

denhöfe

Edwin David

61 Jahre, am Sonntag,

tag 2. September, auf

Bromberg, poln. Soldaten

erhielt u. blutig gefol-

t. in unklar. Richtung

im Auto verschleppt

wurde. Baldige Rück-

meldung über den Ver-

bleib. Bromberg,

Sammlt. 9. 10. 39.

Dankbar wäre ich für Rücksicht über

meinen Beamten

Herrn Helmut Klinsid.

Sei soll auf am 3. September, um 13 Uhr

in Kustant gefahren worden sein, als er von

zwei polnischen Soldaten in den Maschinenhof

von Glogowitz, Bahnhofstr. abgeführt wurde.

H. A. Jahn, Pilsch.

20. 10. 39.

## Achtung!

Am 4. September, vormittags, wurden im

Wald hinter der Bruchhölle in der

Kustant, unsere Männer: Fritz, Fried-

rich, Walter, Grotzsch, Fritz, Grotzsch,

Otto und Bruno Steinborn, um 10 Uhr

Ausschuss von polnischen Soldaten fortge-

schleppt, angeblich, um einzulösen zu werden.

Gleichzeitig ist einer von ihnen gefahren worden.

Wir erbitten höflich Kustant über den con-

trollen Verbleib an

Herrn Bürgermeister Otto Grotzsch

Bullenitz, Kreis Bromberg.

20. 10. 39.

Wer kann über den Verbleib des

Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

Wer kann

Kustant geben

über meinen Sohn, Sohn

Grotzsch u. Mar. Grotz-

sch, die aus Kustant

aufgeführt und in

Kustant am 3. Sept.

interniert wurden. Sie

wurden in Kustant auch

noch gefahren. Um we-

tere Angaben, wo sie

noch gefahren wurden,

wird gebeten.

Jules Grotzsch,

Kustant, Kreis Brom-

berg.

27. 10. 39.

Um Sonntag, am

17. 9. 39, wurde

der Kustant

Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

Wer kann Kustant

geben über meinen

Sohn

Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

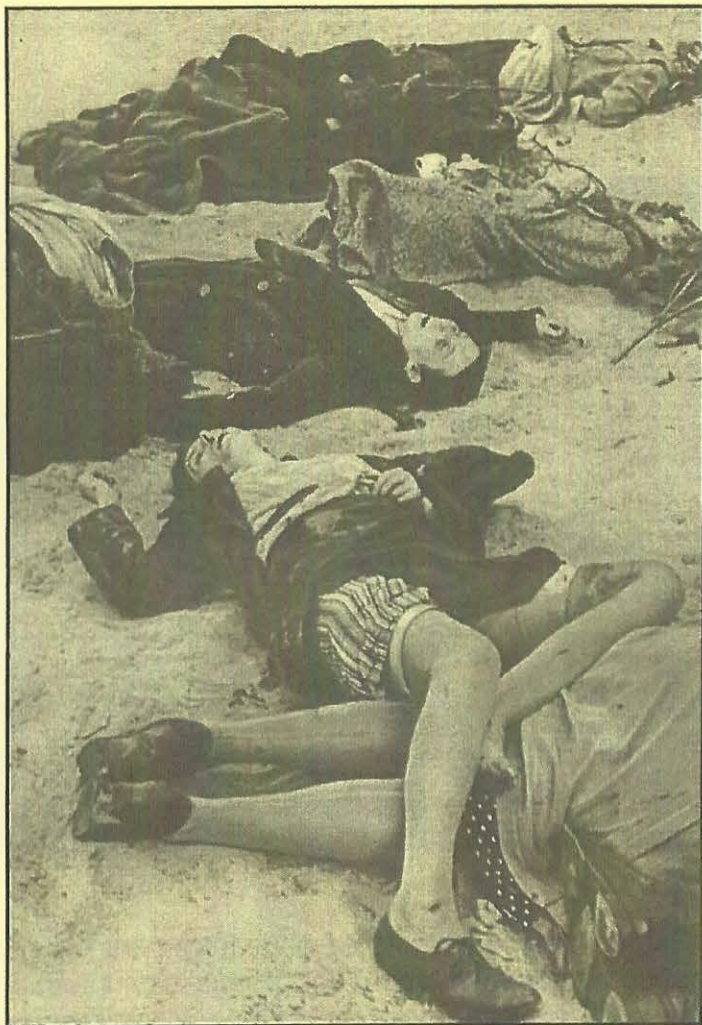
Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

Herrn Helmut Klinsid.

qui peut nous dire ce qui sont devenus... ? Annonces publiées dans la « Deutsche Rundschau » et dans le « Pöcner Rundblatt », afin de retrouver la trace d'Allemands minoritaires déportés par les Polonais et disparus





Huit Allemands assassinés à Glinke,  
près de Bromberg.

(Note : ce cliché est parfois présenté comme des femmes allemandes violées et assassinées en 1944 par des soldats de l'Armée rouge. C'est une erreur.)



Dora Radler (dont le père et les deux frères ont été assassinés) entourée des membres d'une commission internationale appelée pour constater les atrocités polonaises. De gauche à droite : Dr. Espinosa (Chili), Dr. Karellas (Grèce), M. Santoro (diplomate italien), Dr. Faroghi (Inde), Dr. Ohanian (Perse).





Kurt Beyer, 10 ans



Homme inconnu, assassiné et châtré



Erhard Prochnau, 3 ans, membre d'un groupe de victimes d'Eichendorf-Netzheim. Assassiné dans les bras de la bonne de la famille (tuée elle aussi). La balle a pénétré à la partie supérieure de l'omoplate droite avant de ressortir sous la clavicule gauche.





Épouse Kempf, 25 ans, assassinée à Wiesenau avec son mari (36 ans) et ses deux enfants (9 et 2 ans). Elle était enceinte et d'après le médecin légiste, l'accouchement a commencé pendant son agonie. On voit encore le bébé entre ses jambes.



M. Jaentsh, invalide (deux prothèses aux deux jambes). Il faisait partie d'un groupe de 6 personnes de Rozepole qui ne pouvaient plus suivre le convoi de déportés. Toutes ont été tuées. M. Jaentsch a reçu une balle dans la tête, une autre dans la poitrine, ainsi qu'une blessure à la tête provoquée par un objet contondant.





Épouse Frieda Ristau, 31 ans, mère de trois enfant (qui ont survécu). La balle de fusil entrée par l'occiput a fracassé la boîte crânienne.



Cadavres prêts à être inhumés.